

Jean-Pierre Cescosse

Rimbaud et le C.A.C. 40

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, Paris, 1997.

ISBN 978-2-84263-498-8

*À Jeanne.
Tu m'as porté dans ton ventre.
Maintenant, c'est moi qui te porterai,
dans ce monde.
Je n'ai que mon cœur, pour ça.*

Exergue 1

« Sachez que si je traverse la rue en me préoccupant des voitures bien que le contraire vous paraisse plus héroïque et que vous ayez cru démêler dans mes écrits une idée de l'existence incompatible avec la prudence, c'est que je tiens à ne pas être écrasé, parce que je ne trouve pas ça très intelligent de se laisser écraser [...] et que d'autre part je tiens à arriver sur l'autre trottoir avec une main droite, et de préférence mes deux pieds, pour pouvoir plus commodément flanquer une gifle à quelqu'un, peut-être vous-même, à qui j'ai la ferme intention de donner une gifle. »

ARAGON.

Exergue 2

« Rompre, dans le mythe de rupture de la modernité, est le geste moderne par excellence. Pour rompre avec le moderne, le post-moderne doit répéter le moderne. »

HENRI MESCHONNIC.

Exergue 3

« Le paratexte, qu'ils disaient, le paratexte. »

ANONYME.

Videurs, pontages, philosophie, autres anecdotes

*« Plus qu'une assurance, ce véritable
contrat tranquillité mérite d'être étudié. »*

Publicité pour une convention obsèques.

– Rentre pas là-dedans !... Tu te fais jeter pour un rien !

J'avais bien l'intention de terminer la soirée au Rosemonde. Cet inconnu très entamé réussit, je me demande encore pourquoi, à m'en dissuader.

Il m'a pris par l'épaule.

– Amène-toi, mec, je connais un endroit super. T'es en bagnole ? a-t-il demandé en exhalant des miasmes anti-printaniers.

Vingt minutes plus tard, on débarquait au Monroe. Je connaissais peu le quartier

et pas du tout la boîte. C'était un club privé, pour changer.

Neumer (c'était son nom) me dit avec aplomb :

– T'en fais pas.

Endossant l'assurance placide de l'habitué, il a sonné. Un minuscule judas a projeté une lumière bleue enfumée et un œil nous a scrutés. Puis la languette s'est refermée. Neumer a commencé à s'exciter. Il s'est mis à torturer la sonnette avec insistance. Comme un fou. La porte s'est enfin ouverte et deux mecs en costume-cravate sont apparus. Le premier, qui devait dépasser les deux mètres, nous a accueillis :

– Messieurs, c'est privé.

J'ai dit « ah d'accord » en tirant Neumer par le bras. Je me doutais qu'il n'en resterait pas là. Il a insisté en effet et a entrepris de négocier, alléguant nos tenues correctes comme exigées, notre nationalité au-dessus de tout soupçon et, l'infâme,

mon aisance financière. *Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel.*

Après avoir écouté poliment le canevas de Neumer, le second mec, plus petit mais très trapu, nous a intimé de foutre le camp illico. Neumer a répliqué à l'aide de cochons qu'ils n'avaient pas gardés ensemble. Le petit trapu l'a empoigné par les épaules et l'a poussé violemment. J'ai tenté d'intervenir. Le second videur m'a assené un direct en plein dans l'œil. Alors, j'ai vu Neumer se déchaîner. Mon agresseur a reçu son pied précisément là où ça fait très mal et l'autre un coup de tête monstrueux qui l'a fait reculer d'un bon mètre. Le plus grand gisait sur le trottoir à se les tenir, j'en ai profité pour lui refiler mon pied en pleine face et j'ai senti un craquement. Son nez.

– On se casse ! a lancé Neumer.

L'Homme est quelque chose qui doit être surpassé.

Nous avons détalé jusqu'à la voiture.

Mon nez saignait un peu et mon œil droit coulait. Enculés de pourris de pédés de connards de trouducs fut la litanie de Neumer durant le trajet, deux ou trois kilomètres. Je l'ai ramené chez lui, rue je-ne-sais-plus-quoi.

Je suis rentré vers trois heures. Mon père n'était pas couché. Affalé sur une chaise devant l'écran bombardé d'oscillations grisâtres et punctiformes (nous n'avons jamais eu le câble ni Canal + et, depuis longtemps, je n'ai jamais su pourquoi, les programmes des trois chaînes nationales s'interrompaient brusquement à deux heures sur notre poste), il était en train de contempler les trois bouteilles de rouge (vides) et la vingtaine de mégots baignant dans les flaques sur la table. Mon père n'a jamais rien voulu savoir des cendriers.

– Bon Dieu, quel bordel, ai-je dit.

– Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?
C'est toi qui nettoies, p'têt' ?

– Tu te conduis comme un porc !

Il s'est levé de sa chaise, bavant et rageur.

– Si j'te mettais ma main sur la gueule ?
Hein ?

Ce que le langage ne peut dire, il faut le taire.

Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais frappé, même quand je l'avais, objectivement et avec le recul, amplement mérité.

Son équilibre était précaire. Il a voulu s'agripper à un coin de la table. Les bouteilles ont oscillé. Il a ratissé le tout, litrons et mégots, d'un brusque mouvement de l'avant-bras. Sur le carrelage, on aurait dit du sang, un sang souillé de poussières et de cadavres de mouches.

– Tu ne tiens même plus debout, ai-je constaté, sans impertinence j'espère, et, je l'espère, sans que la moindre nuance de défi, d'agression, de condescendance ou de mépris imprègne ma voix.

Je l'espère, mais je n'en sais rien, je

n'arrive pas, à ce jour, à me rappeler le ton que j'ai adopté et je désire de tout mon cœur qu'il n'ait rien eu d'agressif, de dédaigneux, d'hautainement compatissant, je prie pour que mon père, à ce moment précis, n'ait rien ressenti qui ressemblât à cela.

– Encore assez pour t'en mettre une, p'tit con, a-t-il dit en se rasseyant d'un bloc.

Il s'est raclé le nez avec le dessus de son poignet.

Il a entonné le refrain, avec une sorte d'âpreté exténuée : je lui rappelais ma chère mère, oui, avec ses grands airs et qu'elle était bien là où elle était, celle-là, qu'il s'en tapait, t'entends j'm'en tape, je m'en tamponne, et de toi avec, je te vire, je n'veux plus te voir ici, t'entends, puisque j'suis rien qu'une merde, c'est pas la peine que tu continues à vivre avec de la merde, hein et surtout épargne-moi ta saulerie de pitié, c'est bon pour les chiens.

Trois mois plus tôt, mon père avait dû être hospitalisé d'urgence. Triple pontage coronarien. Le médecin avait laissé entendre, périphrases jargonnantes à l'appui, que la situation était pour le moins alarmante, pour ne pas dire désespérée. Mon père le savait et n'avait cependant rien modifié de ses habitudes alimentaires ni refréné ses abus de tabac et d'alcool.

– J'en ai marre de vos gueules à tous, avec vos airs d'en savoir plus long... Vous m'emmerdez, toi, ta sœur et son flic, ton abruti de tante, vous me faites tous chier, tu m'entends ! Ta mère, elle, hein, ta chère mère, y a longtemps qu'elle a compris et qu'elle s'est fait la belle, pas folle la guêpe, avec son antiquaire de mes deux, ah elle est bien où elle est celle-là et je m'en tape, t'entends, je m'en tamponne !

Inutile d'insister. Il avait toujours eu le vin mauvais. Je suis allé dans la salle de bains et me suis appliqué un gant de toilette passé à l'eau froide sur l'œil.

L'écoulement continuait mais paraissait bénin. Ça me servirait peut-être de leçon et me ferait enfin perdre cette manie d'accointance avec des inconnus hystériques, inspecteurs du Trésor adeptes de Maldoror, assureurs ayant forcé sur le shit, patrons de boîte en proie à la nostalgie coloniale, plombiers déjantés, fonctionnaires rebelles sous l'emprise du gin-fizz, maousses tatoués sortant de taule et pris de sympathie, vieux mariés délaissés récemment et carburant au douze degrés en répétant salope salope salope et puis remettez-nous ça.

J'ai entendu mon père qui continuait à bougonner, à proférer des menaces pour les chaises et le buffet, puis des bruits de verre, de toux, de raclement de gorge et la porte du frigo.

Je me suis souvenu du temps où il prétendait que si j'exerçais une pression sur son index cela aurait pour effet de provoquer un pet retentissant et c'est ce qui se

passait et me faisait pouffer chaque fois ; du temps où les matches France-Allemagne initiaient une avalanche de maugréments où surnageaient la Résistance, l'ailier gauche à virer sur-le-champ, le marché noir, les collabos, l'avant-centre bon pour la retraite, les chevilles des Allemands à la hauteur desquelles, footballistiquement parlant bien sûr, nous n'arriverions jamais ; du temps où les fins de mois étaient le prétexte à incendier la mollesse du syndicat, fustiger la droite la plus pourrie du monde, maudire les factures et abominer les conditions de travail ; du temps où les apparitions de Giscard d'Estaing à la télé suffisaient à le mettre en fureur, où toute la maison retentissait de grogne lorsqu'il s'agissait de s'atteler au remplissage de formulaires administratifs. Je me suis souvenu du tabac gris qui jonchait le sol sous sa chaise et des récriminations (s'atténuant avec les années) de ma mère relatives à l'usage des cendriers

et au fait que, comme il n'avait jamais passé le permis, on ne pouvait jamais aller dans la famille, « comme les autres », déjà qu'on ne recevait pas grand monde. Je crois qu'il s'en foutait, il était un peu ours, les gens l'emmerdaient, il n'était pas le genre à l'ouvrir sur tout en ayant l'air de croire dur comme fer à l'IMPORTANT de ses opinions.

J'ai entendu la porte du frigo se refermer avec des tintements, puis les pattes d'une chaise raclant le carrelage.

J'ai éteint dans la salle de bains et je suis passé dans ma chambre. J'ai fermé la porte. Il lui arrivait, sans égard pour mon sommeil, de rester à tourner dans la cuisine jusqu'à l'aube.

J'ai pris le casque et me suis mis les Tinderesticks. C'est bien d'écouter les Tinderesticks. On se sent fondé, la presse aidant, à apprécier leur musique. Le plaisir vient d'ailleurs peut-être de là, de cette caution des *élites*, plus que de l'assentiment esthé-

tique pur, fusion magique entre consommateur et consommé, phénomène, dont, en tant qu'il adviendrait par-delà toute contingence historico-culturelle, les plus hautes autorités (merci, merci) nous autorisent à récuser l'existence. Ainsi, s'il advient que l'auditeur ressente des moments de creux – déplaisir ou ennui –, ces parasites réintègrent l'agrément sous l'effet du monceau d'apologies, masse d'éloges subtils et documentés, amoncellement de louanges doctes dont il sait que le produit a fait l'objet.

Le Beau est ce qui plaît universellement sans concept.

Je me suis donc mis le dernier Tindersticks, cent trente-cinq balles. Au bout d'un temps assez long, j'ai dû m'endormir car c'est un bruit sourd provenant de la cuisine qui a forcé la gangue acoustique du casque où le silence s'était rétabli et m'a ramené à l'empire du potage hydraté, du civisme et des délais de rigueur.

Je me suis précipité dans la cuisine. La première chose que j'ai vue, c'est un de ses pieds, délesté du chausson, chaussette trouée au niveau du gros orteil. J'ai voulu le relever mais il s'est mis à râler et un liquide jaunâtre s'écoulait des commissures. Il avait les yeux mi-clos, papillonnants, les paupières s'ouvrant par à-coups sur du blanc strié de très minces filaments rouges. Soudain je me suis souvenu des consignes de secourisme et je n'ai plus osé le toucher. Je suis resté debout, prostré, à le regarder râler et baver, s'enfoncer, par paliers, avec une innocence et une terreur mêlées de curiosité presque enfantines dans les ténèbres profondes du coma. Je suis resté là, à devenir le père de mon père, trois, quatre peut-être cinq minutes avant de penser à empoigner le téléphone.

À l'enterrement, ma mère est venue seule, sans l'antiquaire. Elle portait un tailleur noir. On lui aurait donné vingt ans de moins.

<i>Videurs, pontages, philosophie, autres anecdotes</i>	II
<i>Plan quinquennal et eau écarlate</i>	23
<i>Berlin</i>	27
<i>Guignols</i>	33
<i>Vietnam appelle Cocotte-Minute</i>	39
<i>Soyons raisonnables</i>	47
<i>Quand est-ce qu'on mange ?</i>	61
<i>La présence des humains</i>	71
<i>Le crachat du laquais</i>	79
<i>L'apocalypse différée</i>	89
<i>Rimbaud et le C.A.C. 40</i>	97

CE 106^e TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER À 1 515 EXEMPLAIRES LE
1^{er} MARS 1997, PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE (MAYENNE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN
OUTRE, SUR VERGÉ, 33 EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES
EXEMPLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION ORIGI-
NALE DE « RIMBAUD ET LE C.A.C. 40 »,
DE JEAN-PIERRE CESCOSSE.

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1997.